

2.61
7a

COURTE NOTICE
SUR LA VIE ET LES OEUVRES
DE
Louis-Joseph-Amédée Derome
Fondateur de l'*Adoration nocturne* au Canada

PAR
L'ABBÉ ÉLIE-J. AUCLAIR
de la Société Royale du Canada



MONTREAL
ARBOUR ET DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
249 est, rue Lagachetière

—
1922

COURTE NOTICE
SUR LA VIE ET LES OEUVRES

DE

Louis-Joseph-Amédée Derome

Fondateur de l'*Adoration nocturne* au Canada

PAR

L'ABBÉ ÉLIE-J. AUCLAIR

de la Société Royale du Canada



MONTRÉAL

ARBOUR ET DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS,
249 est, rue LaGauchetière

—
1922

Nihil obstat,

die 10a septembris 1922,

Can. ÆMILIUS CHARTIER,
censor librorum.

Imprimatur,

I GEORGES, ÉVÊQUE DE PHILIP.,
adm. apost.

le 10 septembre 1922.



M. LOUIS-JOSEPH-AMÉDÉE DEROME
Fondateur de l'Adoration nocturne au Canada

COURTE NOTICE

SUR LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

Louis = Joseph = Amédée Derome

Fondateur de l'*Adoration Nocturne* au Canada

A cause de son âge peut-être, mais sûrement aussi à cause de ses belles qualités d'apôtre laïque, que tous lui reconnaissaient, on appelait couramment M. Derome, à Montréal et bien au-delà, le *Père Derome*. Quelques-uns même, faisant un rapprochement, que plus d'une circonstance autorisait, entre lui et M. Dupont, le *saint homme de Tours*, fondateur de l'*Adoration nocturne* en France, osaient tout bas l'appeler *le saint homme de Montréal!* Sans vouloir en rien prévenir les jugements de l'Eglise, nous soumettant pleinement à tout ce qu'elle a décidé et réglé, et d'avance à tout ce qu'elle réglera et décidera, nous ne faisons qu'enregistrer un jugement tout spontané de notre population croyante et pieuse en écrivant, au lendemain de sa mort,¹ que le bon M. Derome, fondateur de l'*Adoration nocturne* au Canada, méritait vraiment ces deux titres : le *Père Derome* était bien *le saint homme de Montréal!*

¹ Cf. *Semaine religieuse* de Montréal — 20 juillet 1922.

Il est mort le 9 juillet 1922, à notre Hôtel-Dieu, à l'âge de 81 ans. Humble et modeste toute sa vie, il avait demandé " pour son pauvre corps ", comme il disait, les funérailles les plus simples. Cette demande est exprimée dans un livret-manuscrit, du format du *Canada ecclésiastique*, où il a consigné quelques-uns des meilleurs souvenirs de sa vie et qu'on nous a fait la confiance de mettre sous nos yeux.² Rappelant l'enterrement du juge Casault, de Québec, il note que ce magistrat avait arrêté, dans son testament, " qu'on devrait l'ensevelir dans un cercueil en pin noirci et le transporter à l'église dans le corbillard des pauvres ", ce qu'effectivement on avait fait. " Je veux, moi aussi, écrit M. Derome, des funérailles très simples... Des amis que je possède pourraient se mettre dans la tête de donner quelque pompe à mon enterrement; mais je veux qu'il soit bien compris que je désire qu'on s'en tienne au simple service d'*Union de prières*... Je veux un cercueil en pin, moi aussi, et noirci, sans ornement aucun..." Il a eu son cercueil en pin, noirci, sans ornement. Mais, parce qu'il avait fondé l'*Adoration nocturne* et qu'à Notre-Dame on le tenait en particulière estime, on lui a fait quand même des funérailles de première classe. Pour avoir été son collaborateur au *Canada ecclésiastique*, il nous revint de célébrer son service funèbre. Quel spectacle imposant que celui de l'arrivée du cortège à Notre-Dame! Congréganistes de Marie, tertiaires de saint François et membres de l'*Adoration nocturne*, ils étaient là, si nombreux, ceux qui avaient

² Page 45 et suivantes.

tenu à lui rendre les derniers devoirs ! Et, surtout, on sentait si bien, à l'aspect de ces bonnes figures, affligées mais franchement sereines, que tous avaient confiance que leur vieil ami était déjà dans la paix du Seigneur !

Ces mêmes amis de l'*Adoration nocturne* précisément ont exprimé le pieux désir qu'une modeste plaquette s'écrive, qui raconterait sa vie et ses oeuvres au moins succinctement, afin de les donner en exemple aux générations d'*adorateurs* de l'avenir. En leur nom, M. le curé de Notre-Dame a bien voulu faire appel, pour ce travail, à notre vieille amitié pour le regretté disparu. Mgr l'administrateur de Montréal, consulté à ce sujet, répondit : "Rendez-lui un bel hommage ; c'était un saint." Nous allons donc faire comme une autre violence posthume à son humilité.

Du saint populaire, tel qu'il se rencontre dans le monde laïque, le *Père Derome* avait certainement toutes les caractéristiques : l'humilité vraie, la foi vive, l'affabilité constante et, surtout, le zèle le plus désintéressé et le dévouement le plus complet à toutes les oeuvres auxquelles il s'était attaché.

Racontons d'abord sa vie et esquissons son portrait physique et moral. Nous parlerons ensuite de ses oeuvres, et surtout de son oeuvre de prédilection : l'*Adoration nocturne*.

Louis-Joseph-Amédée Derome était né à Saint-Paul-de-Joliette, le 24 mai 1811. Il était le deuxième d'une famille de huit enfants, dont deux moururent jeunes et dont les six autres sont tous devenus septuagénaires. Son père, Louis-Antoine Derome, marchand instruit,³ fut un jour candidat à la représentation dans l'ancienne circonscription de Leicester, aujourd'hui territoire des deux comtés de Joliette et de Berthier. C'était un chrétien convaincu. Sa mère, née Marie-Rachel Bruyère, était pareillement une femme de foi et d'esprit chrétien. De part et d'autre, la famille s'honorait d'être alliée aux Cherrier, aux Parthenais, aux Perrault, aux de Lorimier, aux Armand, aux Archambault, aux Faribault et à plusieurs autres familles importantes. L'un des frères de M. Amédée, le notaire Gustave, mourut en 1910, à 72 ans. Un frère et trois sœurs lui survivent : l'abbé Arthur Derome, ancien curé, demeurant à Montréal, qui a 73 ans; Mme Charles Leprohon (née Joséphine), 77 ans; Mme J.-U. Richard (née Hermine), 75 ans; Mlle Hectorine, 71 ans, toutes les trois, croyons-nous, actuellement de Joliette.

Louis-Joseph-Amédée eut, comme ses frères et sœurs, l'enfance heureuse qu'on coule au foyer d'une bonne famille canadienne. Il suivit les classes de l'école de son village, se montra jovial et pieux autant qu'appliqué et bon camarade. Il était, paraît-il, grand amateur de pêche et il barbotta souvent dans le ruisseau " aux écrevisses "

³ a Son acte de mariage avec Marie-Rachel Bruyère, daté du 28 mai 1838 (à Saint-Paul), porte qu'il était étudiant en droit.

qui avoisinait le logis paternel. Il avait quinze ans, quand ses parents, après un an passé à Montréal, allèrent se fixer à Joliette, où son père ouvrit un commerce d'épicerie. Tandis que ses deux frères, son aîné Gustave, à l'Assomption, et son cadet Arthur, à Joliette, étaient dirigés vers le cours classique, Amédée, vu la faiblesse de sa constitution peut-être, et aussi parce qu'il se refusait absolument à "faire un cours", ne suivit que des classes élémentaires. Mais il n'en fut pas moins l'ami des Clercs de Saint-Viateur, en particulier des Frères Vadeboncoeur et Martel. Dès cette époque, on lui connut deux affections auxquelles il devait rester fidèle toute sa vie : les fleurs du bon Dieu et les pauvres de Jésus-Christ. Le rapprochement peut paraître assez curieux, mais ces deux tendances montrent une belle âme, amie de la pure nature et accessible à la pitié, à cet âge où l'on est facilement cruel sans s'en apercevoir.

Entre temps, sans doute, il s'occupait du commerce paternel. Cependant, il lui fallait songer à se créer une situation. Il avait autour de vingt ans quand il décida de se rendre à Saint-Hyacinthe pour y apprendre l'art de la photographie. Un cousin de sa mère, M. de Lorimier, qui demeurait là, le garda chez lui pendant ce stage. Au bout de quelques mois, Amédée revint à Joliette et commença d'exercer sa profession de photographe. Il faut dire pourtant qu'il ne s'y sentait guère d'attraits. Sa santé, de plus en plus délicate, l'obligea du reste, après deux ans, à y renoncer tout à fait. M. de Lorimier, qui s'était beaucoup attaché à son jeune cousin, le rappela alors près de

lui à Saint-Hyacinthe. Ce digne parent venait de voir mourir sa femme et il vivait avec un de ses frères célibataire. Celui-ci était très instruit et le jeune Amédée en profita pour combler à son contact les lacunes de sa propre instruction. La Providence en tout ce qui arrive a toujours ses vues. M. de Lorimier fut bientôt atteint de la maladie du charbon et souffrit de longs mois avant d'en mourir. Son jeune cousin le soigna, tout ce temps, avec l'affection d'un fils et — nous écrivait-on, en faisant une délicate allusion aux bonnes religieuses de l'Hôtel-Dieu qui l'ont lui-même si généreusement soigné dans ses dernières années — avec le dévouement d'une Soeur de Saint-Joseph. C'était l'apprentissage de cette belle vertu de charité, pour laquelle M. Derome avait une propension naturelle et qu'il devait si longtemps pratiquer en fervent disciple de Vincent de Paul et d'Ozanam. Sur ces entrefaites, voilà qu'un jour, un autre cousin, M. Hilarion Jobin, plus tard notaire à Montréal, passe à Saint-Hyacinthe. M. Derome avait alors 28 ans. Il demanda à ce parent s'il ne voudrait pas s'intéresser à lui procurer une situation d'avenir dans la grande ville. Et c'est ainsi qu'il entra, presque aussitôt, comme commis, dans l'importante maison de librairie Jean-Baptiste Rolland, à Montréal. Sa voie était trouvée.

Neuf ans plus tard, en 1878, M. Derome ouvrait lui-même, avec feu M. Cadieux, une maison d'affaires du même genre. Ce fut la maison Cadieux et Derome, longtemps prospère et si familière à tous les membres du clergé

et des communautés de notre pays. L'heure des revers vint pourtant. Nous n'avons pas ici à insister sur des détails plutôt pénibles. L'épreuve qui, on le sait, grandit toujours les âmes et les trempe, quand elles sont sincèrement chrétiennes, n'abattit jamais le bon vouloir de M. Derome, et il n'en continua pas moins, dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, à être l'homme d'oeuvres et de bon conseil par excellence. En mai 1902, la maison Cadieux et Derome devait donc déposer son bilan et son fonds de commerce passait à la maison Granger. Mais aussitôt, en juin 1902, une mise de M. Luche, prêtre de Saint-Sulpice, permettait la formation de la compagnie Cadieux et Derome. Celle-ci dut tomber à son tour au bout de deux ans, et, cette fois, c'est la maison Beauchemin qui se porta acquéreur de la majorité des actions que possédaient M. Derome et ses associés. De 1904 à 1909 M. Derome continua d'avoir, chez Beauchemin, un bureau d'affaires, où, à cause de lui, nombre de clients restés fidèles, des prêtres surtout, affluèrent. Enfin, en 1909, M. Derome, jamais découragé, établissait la maison L.-J.-A. Derome, qui eut, elle aussi, ses beaux et ses mauvais jours. Au commerce des livres M. Derome avait toujours joint celui des fleurs, qu'il aimait tant. La nouvelle maison s'orienta davantage dans cette voie, et, aujourd'hui encore, on peut dire que sa vraie succession est entre les mains de son neveu, M. Georges Derome.

En somme, s'il eut des aléas, son commerce connut des jours de prospérité et même de brillants succès. Son bon

coeur et ses libéralités, disons aussi, pour être très franc, certaines imprudences, lui causèrent des mécomptes et des déboires. Il les supporta l'âme sereine et le coeur haut. Riche un moment, à la tête d'une superbe maison et maître d'un nombreux personnel, il avait été bon à tous, bien qu'un peu prompt parfois. Dans des postes subalternes, devenu l'employé des autres, il resta digne. C'est là la marque d'un caractère. Plus encore, il subit et accepta, à la suite de ces revers de la fortune, les embarras et même les angoisses de la pauvreté. C'est là surtout qu'il fut grand, d'une grandeur d'âme que peuvent seuls expliquer son esprit de foi et sa haute vertu. Il vécut en pauvre, à la lettre, et, après avoir logé pendant quelque temps dans une arrière-sacristie, il accepta, en 1910, l'hospitalité des bonnes Soeurs de l'Hôtel-Dieu. Il a passé là ses douze dernières années. Il s'y sentait heureux, tout près de la chapelle et dans la plus pure atmosphère de charité qu'on puisse rêver. C'est là qu'il est mort, après des mois de douloureuses souffrances, généreusement supportées, plein de jours et de mérites.

Voilà, rapidement esquissée, comme la trame de sa vie. Ce n'est cependant qu'un cadre où il convient maintenant de placer son portrait physique et moral.

* * *

M. Derome était un bel homme, de haute taille, bien fait, bien découplé, à l'oeil vivant et à la figure animée.

Qu'on examine sa photogravure, celle-là même qui se voit à la première page de cette notice. C'est bien lui, avec son beau front chauve, ses yeux gris-tendre, son nez fort, sa moustache et sa barbiche en pointe, toutes blanches comme ses cheveux aux tempes, dans son bel habit, toujours propre et soigné, que marque à la basque sa décoration de chevalier du Saint-Sépulcre. Ce fils du peuple a vraiment l'air d'un gentilhomme. Il l'était d'ailleurs au meilleur sens du mot. Mais il faudrait ajouter à cette physionomie le sourire, si bon, qui lui manque ici, et qui la faisait rayonner d'une façon si franche et si ouverte. Oui, sincèrement, le cher vieil ami était un bel homme, et le titre de chevalier lui convenait à merveille ! On assure qu'il ressemblait doublement au *saint homme de Tours*, qu'il en était, au physique, la copie exacte, tout autant qu'il s'était modelé sur lui au moral. Il paraît, en plus, que notre *saint homme de Montréal* rappelait beaucoup le père de la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus. Quoiqu'il en soit de ces ressemblances, le bon *Père Derome* était avant tout un beau type de vrai Canadien, où il y avait de l'île de France et du normand.

Au moral, pour donner de lui un portrait fidèle, on possède deux bonnes sources d'information : les témoignages qu'on lui a rendus et ses propres écrits, où il s'est peint lui-même, sans peut-être s'en douter beaucoup, à la perfection. M. Derome, surtout et avant tout, était bon, foncièrement bon, de toute son âme, de tout son esprit et de tout son cœur. Ajoutons toutefois qu'il avait du mérite

à l'être, parce qu'il avait le tempérament vif et était de volonté assez absolue. Ceux qui l'ont bien connu savent que l'éclair de son oeil gris aurait pu apporter la tempête et qu'il était loin, très loin, d'être bonasse. Il fallait voir avec quelle énergie du verbe et de l'accent, par exemple, il fustigeait les travers de ses contemporains ou même les excentricités et les court-vêtus de ses contemporaines ! Mais, s'il eut été chargé, par aventure, de donner réellement des coups de fouet à ceux et celles qu'il jugeait en faute contre la morale, nous pensons bien qu'il en aurait été incapable. Comme tous les vrais croyants, il détestait le péché sous toutes ses formes, mais il aimait les pécheurs et, surtout, il priait pour eux. Sa bonté, en d'autres termes, avait sa véritable source en Dieu, ou encore en son esprit chrétien, en sa piété sincère et vraie. Si vous le voulez, elle était une vertu acquise encore plus qu'une vertu naturelle. C'est pourquoi elle ne se démentait jamais. Son amour de l'Eglise et des pauvres, qui sont les membres souffrants de Jésus-Christ, était de même origine. Il jaillissait des sources d'en haut. Toutes les lettres qu'on a écrites à son sujet témoignent de son profond attachement pour le pape, pour les évêques, pour le clergé, pour nos messieurs de Saint-Sulpice, comme aussi de son affection si vive et si communicative pour les pauvres, les malades et les souffrants, de son culte si rayonnant pour la personne adorable de Jésus-Christ. " Maintes fois, je l'ai rencontré, dit l'un, revenant de ses nuits d'adoration ou d'une visite à l'exposition des quarante-heures dans l'une de nos églises. Il racontait ce qui s'était passé avec une

émotion visible. Parfois, les larmes coulaient de ses yeux.” “ Quand il s’approchait de la sainte table, les bras croisés, l’air si recueilli, nous dit un autre, il était parfaitement édifiant.” “ Il assistait à la messe tous les matins, nous écrit une hospitalière, caché derrière une colonne de notre chapelle, et sa tenue, sa modestie, son recueillement, on nous l’a souvent répété, affermissaient ceux qui le voyaient dans leur propre piété.” Aussi, conséquence naturelle, sa bonne humeur, son affabilité, son désir et son intention d’être serviable étaient-ils de tous les jours et de tous les instants. Que de détails on rapporte, qui sont charmants autant que significatifs!

De plus, avons-nous dit, dans ses propres écrits M. Derome s’est peint lui-même. Il l’a fait d’autant mieux qu’il n’y prétendait aucunement. Rien de plus simple que sa correspondance avec son ami, M. Murphy, lors de son premier voyage en Europe en 1830. Elle comprend toute une série de lettres, qui sont toutes remplies du bon Dieu, de sa puissance, du désir qu’il faut avoir de le servir en tout. Nous reviendrons sur l’idée qu’il eut dès lors d’avoir à Montréal l’œuvre de l’*Adoration nocturne*, naguère fondée en France par M. Dupont, dont il lut la vie au cours de cette première traversée de l’océan. Voyons, en attendant, ce que M. Derome écrit à son ami Murphy. Il se félicite d’être un congréganiste de Marie; cela préserve si bien! Par la pensée, pour tromper l’ennui du voyage sur mer, il suit ses confrères de Montréal à leurs réunions pieuses de congréganistes. Il affirme que “ les âmes qui ne s’aiment pas en

Dieu cessent d'être en contact quand elles sont séparées, tandis qu'unies en Dieu la distance ne les désunit pas". Arrivé sur les côtes d'Irlande, il dit comme ce pays lui paraît beau et il en bénit Dieu. Il parle, dans d'autres lettres, de Westminster Abbey, " où il y a tant de beaux et tristes souvenirs ", de la froideur et de l'indifférence de trop de Parisiens pour les choses de Dieu, du plaisir qu'il a eu à Paray-le-Monial de mettre en *ex-voto* dans le sanctuaire béni un coeur en vermeil contenant les noms de tous ses amis... Et c'est ainsi partout. Toujours la pensée de Dieu le suit... Aux pieds du pape Léon XIII, quelle émotion est la sienne et comme il la décrit bien ! (25 octobre 1880)... Ailleurs, dans son livret-manuscrit, le même esprit chrétien s'exprime nettement en des circonstances diverses : quand, par exemple, le voyageur fait la rencontre d'un des frères juifs Lemann, tous deux convertis et devenus prêtres, ou encore quand il assiste, la mort dans l'âme, à Poitiers, aux exécutions des fameux décrets de 1880 contre les religieux, et à Tours donc, quand il visite la maison du saint M. Dupont, qui est mort sans doute, mais qui revit de tant de manières... Ah ! le beau livre qu'on pourrait écrire avec les modestes notes de voyage de ce chrétien ! Mais il suffit de ce qui précède pour donner une idée de la physionomie morale de M. Derome.

Ce fidèle ami de Dieu et de ses oeuvres, il est à peine besoin de l'ajouter, resta toujours attaché à ceux qui lui étaient unis par les liens du sang. Ce trait achève de le peindre. Longtemps, tant qu'il le put, il garda sa coutume

d'aller de Montréal, à la fin de chaque semaine, revoir les siens à Joliette. Il écrivait à ses soeurs pour les tenir au courant de ses pieux projets et les inviter à l'aider de leurs prières. L'une d'elles rappelait récemment dans une lettre un incident touchant, qui date de quarante ans, au sujet de la fondation de l'*Adoration nocturne*. Quand la femme de son frère, le notaire Gustave, mourut aux Etats-Unis, en 1892, laissant son mari avec onze enfants vivants, M. Derome alla chercher ce frère malheureux, à Salix, Iowa, il ramena tout son monde à Joliette, et il se fit comme le second père de sa famille. Ses affaires étant en ce temps-là prospères, il acquit pour ses chers "adoptés" sa belle propriété de la *Montée du zouave*, rue Saint-Denis, à Montréal, qui devait plus tard être emportée dans la débâcle de sa fortune.

M. Derome était aussi, par excellence, et resta toujours, sous le regard de Dieu, l'ami de ses amis. Nulle part cela ne paraissait mieux que dans son bureau d'affaires, où il recevait, la tête un peu penchée d'ordinaire, avec une si cordiale affabilité et un sourire si engageant. Nombre de ses visiteurs étaient des prêtres. Sur le chapitre des nouvelles du monde ecclésiastique et à propos de toutes les questions qui l'ont intéressé en notre pays depuis quarante ou cinquante ans, il était d'ordinaire très au fait. Sans jamais se mêler de politique active, il fut toujours largement sympathique aux catholiques de la nuance qu'on appelait en France ultramontaine. Veillot plutôt que Montalembert et, chez nous, Tardivel

et Trudel, plus tard Bourassa, plutôt que Chapleau, Mercier ou Laurier, eurent ses affections. Mais il se plaisait à rendre hommage aux talents de tous. Comme tous ceux qui vivent en paix avec Dieu et ont la conscience nette, M. Derome était un homme gai et jovial. Dans les réunions de chaque jeudi, à Notre-Dame, avec ses confrères adorateurs, l'un d'eux nous l'écrit, M. Derome avait un bon mot pour chacun et il n'était pas avare d'anecdotes amusantes. On s'en allait ensuite à l'heure sainte le coeur en joie. De même, en ces derniers temps, avec les convalescents de l'Hôtel-Dieu et jusqu'avec les jeunes garçons (une douzaine) qui logeaient près de lui, il savait être aussi condescendant et plaisant qu'il était par ailleurs édifiant.

Tel était le chrétien, le bon parent, l'ami fidèle et joyeux.



Il nous reste à dire ce que fut l'homme d'oeuvres, ce qu'il fit surtout pour ce qui a constitué dans sa belle vie l'oeuvre des oeuvres : l'*Adoration nocturne*.

M. Derome, nous l'avons vu, fut longtemps, jeune, de santé débile. Il ne fut jamais aussi robuste qu'il le paraissait être de prime abord. Cependant, quand il arriva à Montréal, en 1869, sa santé s'était suffisamment raffermie et il est mort à 80 ans passés. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'il a été dans ses affaires et dans les oeuvres un

rude travailleur. La prière et le labeur se partageaient exactement son temps. Il n'était jamais inoccupé. Ce sont des circonstances de force majeure qui ont amené les mécomptes dont il a été question. Le travail qu'il fournissait chaque jour à son négoce méritait mieux. En même temps, il fut homme d'initiative. C'est à lui qu'est dû, pour une large part, la vogue actuelle des anciens ouvrages canadiens, qu'il fut le premier à rééditer, et dont, plus récemment, les rééditions de la maison Beauchemin ont fait un si beau succès. L'ancienne maison Cadieux et Derome édita aussi plusieurs ouvrages importants. Longtemps, M. Derome publia, tout seul, en y mettant un grand zèle, *Le Propagateur* des bons livres. Le Saint-Père Léon XIII lui avait dit aimablement en 1880: " Ah! vous vendez des livres. Bien! N'en vendez que de bons et ne les vendez pas trop cher!" Il semble que le défunt *Propagateur* tendait vraiment à ce double but. " A la réclame du mauvais livre, lui écrivait Mgr Bernard, de Saint-Hyacinthe, il faut opposer la réclame intelligente du bon livre... Dans cette lutte contre le mal, votre *Propagateur* a sa place marquée et fait l'office du bon soldat." Le *Canada ecclésiastique* depuis sa fondation en 1887, soit depuis trente-cinq ans, est resté sous la direction de M. Derome. En ces dernières années, il était devenu la propriété de la maison Beauchemin, mais c'est M. Derome qui continuait à en être le compilateur avisé et absolument compétent. Le vénéré cardinal Bégin lui écrivait un jour de Rome: " On ne peut rien désirer de plus complet et de plus parfait à tous égards que votre *Canada ecclésiastique*. Il surpasse tous les annuaires du même

genre que j'ai vus en Europe... Je vous offre mes plus cordiales félicitations." Ces bonnes paroles de nos évêques, celles en particulier que lui adressa souvent Mgr l'archevêque Bruchési, étaient pour M. Derome le plus précieux des encouragements. Il montrait ces lettres à ses amis, les leur lisait tout rayonnant. Cela fait tant de bien à l'âme de se sentir soutenu ! En ces toutes dernières années, le bon vieillard publia et mit sur le marché des images intéressantes du Sacré-Coeur, de saint Joseph, de saint Jean-Baptiste, de saint Isidore, des drapeaux aussi, et de fort beaux drapeaux, celui surtout si remarquable du Sacré-Coeur. Enfin, il avait entrepris d'éditer des galeries ou séries de portraits de héros et d'héroïnes du pays. Il donna ainsi une belle collection des gouverneurs du Canada, de Champlain à lord Devonshire, avec une note bibliographique pour chacun d'eux : vrai travail de vulgarisation historique qui n'est pas sans prix. L'an dernier, à 80 ans, après on ne sait combien de démarches et de correspondances, il réussissait à mettre au jour un magnifique album vraiment précieux intitulé *Galeric canadienne de portraits historiques*. Outre les portraits en médaillon, fort remarquables, des vingt-deux papes (d'Alexandre VI à Benoît XV) qui se sont succédé depuis que le Canada existe — c'était avant l'avènement de Pie XI —, cet album contient ceux des huit délégués apostoliques que nous avons eus depuis Mgr Conroy (en 1877) et ceux aussi de tous nos évêques du Canada, de Mgr de Laval à Mgr Prud'homme, avec ceux enfin de nombre des principaux personnages de notre histoire : martyrs, héros, fondateurs ou fondatrices... en

tout 264 portraits, six par page, avec, en regard, la biographie de chacun. C'est un album unique en son genre, dont la valeur du point de vue historique et même artistique est de tout premier ordre. Que de labeurs tout cela suppose chez l'éditeur!

Et cependant, ce n'est là qu'une partie du travail qu'a fourni M. Derome. Que n'a-t-il pas fait pour la congrégation des hommes de la Vierge Marie, pour le tiers-ordre de saint François, pour nos pèlerinages au cimetière à la *fête des morts* chaque automne, pour la fête religieuse des ouvriers, plus encore pour le mouvement, né il y a quinze ans, qui conduit maintenant les foules à l'oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal! Il était partout, prêtait la main à toutes les bonnes organisations, et cela, le plus naturellement du monde, sans s'en attribuer aucun mérite, toujours affable, toujours souriant, toujours bon.



Mais l'oeuvre des oeuvres pour lui, l'oeuvre avec laquelle il a identifié sa vie et qui à défaut de toute autre—et l'on a vu s'il en a à son crédit—lui assure l'immortalité, c'est l'oeuvre de l'*Adoration nocturne*. Il en a été le fondateur laïque, il en a été le président actif pendant quarante-et-un ans, il en a été l'âme, à Montréal, de 1881 à 1922.

M. Derome a raconté lui-même, à plus d'une reprise, notamment dans son rapport de l'oeuvre pour l'année 1916,

l'histoire de cette fondation de l'*Adoration nocturne* à Montréal et par là même au Canada. " Nos origines furent modestes, disait-il, et j'ai la consolation d'y avoir été mêlé... Comme je partais pour l'Europe à l'automne de 1880, une religieuse⁴ me conseilla d'apporter, pour tromper les ennuis de la traversée, les deux volumes de la *Vie de M. Dupont*. Sur la grande mer, je les lus en partie. Je fus émerveillé. Son oeuvre de l'*Adoration nocturne* surtout me toucha profondément. J'écrivis à un ami de Montréal (M. Murphy) : " N'y aurait-il pas moyen de fonder chez nous une oeuvre semblable ? " Arrivé à Paris, alors que je me disposais à faire un pèlerinage au tombeau du *saint homme de Tours*, je fus invité à assister, dans la grande ville, à une réunion des présidents des conférences de la Saint-Vincent-de-Paul. J'y allai. L'un de ces messieurs, président lui-même de l'*Adoration nocturne* de Paris, M. le marquis Cyrille de Mont de Benque, vint précisément me demander si nous n'aimerions pas à avoir au Canada une filiale de cette oeuvre. Je pus lui répondre que j'y avais songé en lisant la belle vie du saint homme de Tours. Vers le même temps, on lisait au réfectoire du presbytère de Notre-Dame à Montréal la *Vie de M. Dupont* et M. le supérieur Bayle exprimait à ses confrères l'idée de fonder l'oeuvre. M. Murphy, à qui je racontais dans mes lettres tout ce qui m'arrivait là-bas, s'intéressait auprès de nos amis communs. Quand je fus de retour au pays, les

⁴ Soeur Saint-Alphonse, de la Congrégation de Notre-Dame.

pourparlers continuèrent. Mgr Fabre, consulté, approuva le projet. M. Martineau, l'éloquent sulpicien, fut nommé notre premier directeur. Le 18 décembre 1881, l'oeuvre s'inaugurait à Notre-Dame de Montréal... ”

Ce récit très simple, quelque peu complété du reste par d'autres notes de M. Derome, ne dit pas tout, bien qu'il soit fidèle. Il faut suivre, au jour le jour, dans les lettres du voyageur à son cher ami Murphy, les différentes phases de l'élaboration du pieux projet pour en goûter toute la saveur et voir une fois de plus comment la Providence mène merveilleusement les choses dans notre pauvre monde. “ Je dois dire avec franchise, écrivait plus tard M. Derome dans son intéressant livret-manuscrit, que tout se présentait comme une chose arrangée d'avance.” Ce que c'est que l'humilité! Mais c'est lui plutôt qui arrangeait tout par le mouvement de la grâce de Dieu! On le voit, dans ses lettres à M. Murphy, assistant à la conférence de la Saint-Vincent-de-Paul, causant avec le marquis de Benque, puis, plus tard, retournant le voir encore, s'informant, se mettant au courant; on le suit à Tours, à la chapelle de la Sainte-Face, avec précisément un groupe de religieux qu'on vient d'expulser, pleurant à chaudes larmes, cependant qu'une foule en émoi chante l'impressionnant cantique:

Face adorable
Du Rédempteur
Vois d'un peuple coupable
L'acte réparateur... ;

ou assiste, pour ainsi dire, tant il écrit avec un naturel abandon, à sa conversation avec le saint abbé Janvier, l'auteur de la *Vie de M. Dupont*... Et tout cela vous prend au coeur. Aussi, le correspondant de M. Derome à Montréal, M. Murphy, et leurs autres amis — M. F.-U. Lavallée, par exemple, l'unique survivant resté fidèle de la toute première série des adorateurs en 1881 — étaient-ils ravis et conquis.

Ce M. Murphy, à qui M. Derome s'ouvrait ainsi candidement de son pieux projet, il nous paraît convenir, comme entre parenthèses, de dire ce qu'il était et ce qu'il est devenu. Il a été trop mêlé, lui aussi, à la naissance de l'oeuvre de notre *Adoration nocturne* pour que l'on ne conserve pas de façon spéciale son souvenir.

Jean-Marie Murphy était né à Montréal, le 10 avril 1849, de parents irlandais. Son père avait nom James Murphy, et sa mère Bridgit Bowes. Il était commis à Montréal et logeait depuis quelque temps avec M. Derome et M. Lavallée, quand M. Derome partit pour l'Europe en 1880. Il entra pleinement dans les vues de son ami au sujet de la fondation projetée. M. Lavallée et lui lisaient les lettres ardentes du voyageur, et ils furent, tous les deux, du groupe des fondateurs en 1881. Mais, deux ans plus tard, en janvier 1883, M. Murphy se décidait soudain à entrer à la Trappe d'Oka. Il y fit sa profession simple le 8 février 1885 et sa profession solennelle le 19 février 1888. Entre temps, il avait reçu les saints



Le Père JEAN-MARIE MURPHY

Premier confident de M. Derome au sujet de la fondation
de l'Adoration nocturne au Canada

ordres et avait été ordonné prêtre le 4 juin 1887. Après avoir été l'infirmier de ses frères, il fut nommé sous-prieur le 8 août 1892. Il passa ensuite, comme prieur, au monastère de Tracadie, puis à celui de la Vallée (Lonsdale, R.-I.), le 4 mai 1907. Il y est mort le 6 juillet 1913, à 64 ans. C'était une belle âme franche et généreuse. Puisqu'il a été le premier confident du regretté M. Derome au sujet de l'*Adoration nocturne*, il n'est que juste qu'on garde en même temps leur mémoire à tous deux. C'est pourquoi, à la suggestion de M. Lavallée, on trouvera ci-contre sa photogravure en Père Trappiste.

Voilà donc comment est née à Montréal, et au Canada, l'oeuvre de l'*Adoration nocturne*. Elle est née sans doute de la poussée de la grâce, mais aussi parce que cette grâce de choix tombait dans un coeur épris de Dieu, dans une âme ardente autant qu'elle était humble: l'âme de cet homme de foi, dont l'éloquent M Martineau ne craignait pas de dire, en présence de Mgr Fabre, à une assemblée de l'*Adoration nocturne* (décembre 1885), qu'il était comme " le tison le plus enflammé de la fournaise eucharistique".

Non seulement M. Derome a fondé l'oeuvre, mais tous les adorateurs savent qu'il l'a fait vivre et qu'il en a été l'âme depuis qu'elle existe à Montréal. Que de belles et consolantes choses il y aurait à écrire sur les développements et les principales étapes de cette vie de l'oeuvre! Mais le cadre qu'on nous a fixé déborde déjà. Il nous faudrait trop de pages pour dire jusqu'où M. Derome aimait la belle

oeuvre de l'Adoration. En voici une, au moins, qu'il écrivait lui-même, le 10 mars 1908, dans son cahier-souvenir : "Hier soir, jeudi, nous avons eu comme d'habitude notre veille d'adoration à Notre-Dame. C'est toujours avec une grande joie que je vois arriver le jeudi. Cette veille d'hier soir, c'était la 1687e depuis la fondation qui eut lieu le 18 décembre 1881. Grâce à Dieu, ces veilles se font toujours avec beaucoup de ferveur pour l'édification de tous." C'est très simple, mais vous sentez que la plume parle de l'abondance du coeur. A cette première heure — celle du jeudi à Notre-Dame — d'autres étaient venues s'adjoindre depuis quelques années. C'était celles qu'on allait passer, dans l'une ou l'autre des églises de Montréal, devant Notre-Seigneur exposé pour les quarante-heures. Voici comment, dans son rapport pour l'année 1916, M. Derome parlait à ses confrères de l'une et des autres : " Cette veille d'une heure pendant la nuit où nous sommes convoqués (à Notre-Dame), ne la perdons pas de vue. C'est là notre première obligation, notre obligation stricte d'adorateur. C'est bien cette heure, une seule heure, mais cette heure-là tout entière, que nous avons promise à Notre-Seigneur au jour de notre réception... " " Quoique moins obligatoire, une autre garde d'honneur nous est souvent confiée... C'est l'assistance aux manifestations pieuses d'adoration dans les diverses paroisses où on nous invite pour les quarante-heures... Quel honneur c'est pour nous ! On nous rend de partout le témoignage que notre concours est utile et édifiant. Que Dieu en soit à jamais béni ! Ne nous laissons pas, au service du divin Maître ! "

Ah ! non, il ne se lassait pas ! Nous l'avons vu bien souvent, à la cathédrale, présider l'heure, de 8 à 9, de la première nuit de nos quarante-heures, le premier dimanche de l'Avant. Tous les adorateurs du reste l'ont vu là, ailleurs encore, en particulier à Notre-Dame ! Personne ne trouvera exagéré que nous disions que, si le *saint homme de Montréal* était édifiant partout, il l'était surtout, par la joie pieuse dont il surabondait, en présence du saint Sacrement exposé. Il était évident que son bonheur était là, comme aussi sans doute à la sainte table. Pendant quarante-et-un ans, l'*Adoration nocturne* de Montréal n'a pas eu de plus fidèle et de plus confiant *adorateur* que son vénérable fondateur. Qu'on le cite souvent en exemple ! C'est le plus sûr moyen de perpétuer au milieu de nous son fervent et fécond apostolat.

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.